

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

# Le Canadien Illustré

RECUEIL DE LITTÉRATURE CHOISIE.

<b>PREMIERE ANNEE.</b>	<b>Paraissant le JEUDI.</b>	<b>NUMERO 32.</b>
<b>ABONNEMENTS.</b>	<b>2 CENTS</b>	<b>ADMINISTRATION ET REDACTION:</b>
Un an ..... \$ 1.00	<b>LE NUMERO.</b>	<b>32 RUE BONSECOURS</b>
Six mois ..... 50		Boîte 1959, Bureau de Poste, Montréal.
Trois mois ..... 25		

MONTREAL, 8 DECEMBRE 1881.



Pierre, le valet de chambre, apporta la petite pharmacie. (Page 300, col. 2.)

## PÉRINE ROSIER.

(Suite.)

VII.— Où le médecin se met en route.

Il était minuit et demi au moment où Pierre, le valet de la comtesse de Kéroual, après avoir parcouru au galop la longue rue étroite de Rixviller, arrêta ses chevaux fumants devant la grande porte de l'auberge du *Chevreuil-d'Argent*.

A minuit et demi, dans une hôtellerie de village, tout le

monde dort d'un profond sommeil, et le domestique eut grand-peine à se faire entendre, malgré ses appels réitérés.

Enfin, une fenêtre s'ouvrit au premier étage. Monique Clerget apparut dans un costume qui, sans les ténèbres, aurait paru fort indiscret, et elle demanda d'un ton maussade :

— Jour de Dieu, qu'est-ce que vous avez donc à vous égosiller comme ça ? Le feu est-il à la maison ?

— Madame Clerget, répondit le nouveau venu, si je cris, c'est pour qu'on m'entende. Vous me connaissez bien, je suis Pierre, le valet de chambre du château de Rochetaille.

— Oui, oui, mon garçon, je vous reconnais à la voix, répli-

qua l'aubergiste subitement radoucie. Qu'est-ce qu'il y a pour votre service ?

—C'est chez vous n'est-il pas vrai, madame Clerget, que loge le nouveau médecin du pays ?

—Le docteur Perrin ? Ah ! je le crois bien, que c'est chez moi.

—Y est-il présentement, s'il vous plaît ?

—Et où serait-il, le dighe homme ? je vous le demande, sinon dans son lit à dormir d'un bon sommeil.

—Il faut le réveiller bien vite.

—Le réveiller, grand Dieu ! Pourquoi faire ?

—Pour qu'il m'accompagne au château sans perdre une minute. J'ai amené un cheval tout exprès pour lui.

Monique Clerget fit un mouvement brusque.

—Au château ! répéta-t-elle avec une réelle inquiétude. Est-il donc arrivé quelque malheur ? Mme la comtesse serait-elle malade ?

—Il n'est rien arrivé à madame, elle se porte bien, et ce n'est pas pour elle que je viens chercher le médecin.

—Pour qui, alors ?

—Mme Clerget, interrompit le valet de chambre, si nous passons notre temps, vous, à me questionner, moi, à vous répondre, le docteur ne sera pas prévenu et nous ne repartirons jamais. Or, au train dont je suis venu, vous devez bien penser que la chose est pressante.

—C'est juste, mon garçon. Attendez un moment, je vais avertir M. Perrin.

Monique disparut de la fenêtre et courut frapper à tour de bras à la porte du jeune médecin, en criant du haut de sa tête :

—Éveillez-vous, monsieur le docteur, éveillez-vous, vite, vite, vite ! Il y a dans la rue un domestique du château de Rochetaille qui vient vous chercher de la part de Mme la comtesse de Kérual.

Comme tous les médecins dignes de ce nom, le docteur Perrin avait le réveil facile et rentra en possession de toute sa présence d'esprit au moment précis où il ouvrait les yeux.

—C'est bien, ma chère hôtesse, répondit-il en sautant à bas de son lit ; je serai prêt dans un instant. Donnez l'ordre, je vous prie, de seller mon bidet.

—Inutile, monsieur le docteur, le valet de chambre a amené du château un cheval qui va comme le vent.

—Et, sans dialoguer plus longtemps avec le médecin, Monique Clerget courut passer un jupon et mettre un camisol. Elle descendit ensuite, alluma une chaudière dans la salle basse, remplit d'eau-de-vie un verre de dimension raisonnable, ouvrit la porte de l'auberge et s'approcha du valet de chambre, dont les chevaux fumants grattaient le sol.

—Ne vous impatientez pas, monsieur Pierre, lui dit-elle, le docteur s'habille, il va venir tout de suite. Vous boirez bien une petite goutte, c'est de la vieille eau-de-vie, il n'y a rien de meilleur contre le brouillard de la nuit.

—Ça n'est pas de refus, madame Clerget, répliqua le valet. Il vida le verre, fit claquer sa langue et s'écria :

—Fameux, votre Cognac !

—Je vous en verserai tout à l'heure une autre goutte, mais d'abord, dites-moi, qui donc avez-vous de malade au château ?

—Je suis, ma foi, bien en peine de vous répondre.

—Comment ça ?

—Il s'agit d'un particulier qui s'est cassé la cuisse et que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam. Mais, j'y songe, vous devez le connaître, vous, puisqu'il venait de passer à Rixviller, et que sans doute il avait soupé dans votre auberge.

—Quelle figure a-t-il, ce particulier ?

Le valet de chambre décrivit de son mieux Jean Rosier, et il ajouta :

—Le pauvre diable voyageait dans une mauvaise carriole avec sa femme et sa petite fille, la carriole a roulé dans un fossé. Le cheval s'est tué, l'homme s'est disloqué, la femme et l'enfant n'ont point de mal.

—Ah ! certainement, je les connais, les pauvres gens ! s'écria Monique Clerget ; un ménage de saltimbanques, de faiseurs de tours, ils allaient à la foire de Remiremont. En voilà qui n'ont pas de chance, par exemple ! il ne leur manquait plus que cela. Heureusement encore que Mme la comtesse, qui est bonne comme le bon Dieu lui-même, les a recueillis dans son château.

—Et je vous réponds que l'homme sera soigné mieux qu'un prince, répliqua le valet de chambre.

—Je n'en doute pas, et j'en suis bien aise, car ce sont des gens qui méritent qu'on leur porte intérêt à ce que j'imagine, surtout à cause de la femme et de l'enfant. Mais dites-moi donc, monsieur Pierre, il y a bien longtemps qu'on n'a pas vu Mme la comtesse passer par ici dans sa voiture ?

—Madame ne sort presque plus.

—Elle n'est pas malade, cependant ?

—Mon Dieu, non... du moins, elle ne se plaint jamais. Mais elle me paraît un peu triste, elle ne quitte le salon que pour promener Mlle Marthe dans le parc.

—Madame est toute seule au château ?

—Mon Dieu, oui ! toute seule.

—Vient-il des visites, au moins ?

—Pas souvent.

—C'est une existence qui n'est pas gaie, savez-vous, monsieur Pierre...

—Ah ! madame Clerget, ne m'en parlez pas. Nous autres, domestiques, il y a des jours où nous périssons d'ennui de ne voir jamais personne. Ah ! du vivant de M. le comte, quelle différence ! On s'amusait au château dans ce temps-là... tandis qu'aujourd'hui... Tenez, la vérité vraie, c'est que n'était l'attache que je porte à madame, qui est une maîtresse comme on n'en voit guère, je chercherais une autre condition. Ça me serait égal d'être moins bien payé, pourvu que la maison soit moins triste. Enfin, heureusement que M. le baron de Stréuy vient de temps en temps passer quelques jours à Rochetaille. Il met dans le château un peu de vie et de mouvement.

—Et doit-il bientôt venir, M. le baron ?

—J'ai entendu dire qu'on l'attendait dans le courant du mois prochain, et même, je vous réponds, madame Clerget, qu'à sa place ce n'est pas moi qui quitterais Paris pour venir m'enfermer, ne fut-ce que pendant une semaine, dans ce pays de hibou, au fond des Voges. Surtout un homme comme M. le baron, qui est ce qu'on appelle un *viveur*. Enfin, il est dévoué à Mme la comtesse, et ça se comprend bien, puisque c'est son parent.

—Et l'aimez-vous beaucoup, vous, M. le baron ?

—Ma foi, pas trop. Quoiqu'il soit un vrai bel homme, sa figure ne me revient qu'à moitié, mais j'entrerais bien chez lui tout de même s'il voulait me prendre, parce qu'il m'emmenerait à Paris et que je me figure qu'on doit s'amuser à son service.

Cette conversation entre la maîtresse de l'auberge et le valet de chambre fut interrompue par l'arrivée du docteur Perrin, vêtu avec une correction rigoureuse, malgré la promptitude qu'il avait mise à sa toilette.

Rien en lui ne sentait le médecin de campagne (il est vrai qu'il l'était depuis bien peu de temps), et ses vêtements noirs, mais de la coupe la plus élégante, lui donnaient tout à fait l'apparence d'un jeune homme du meilleur monde.

—Je suis prêt, nous pouvons partir, dit-il au domestique.

—Monsieur le docteur, répliqua ce dernier, Mme la comtesse m'a bien recommandé de vous avertir qu'il s'agissait d'une jambe cassée, afin que vous puissiez prendre vos précautions avant de partir.

—Y a-t-il une petite pharmacie au château de Rochetaille ? demanda le jeune médecin.

—Oui, monsieur le docteur, des drogues de beaucoup d'espèces, avec des étiquettes dans une grande boîte carrée. Mme la comtesse s'y connaît très-bien, et, sur l'ordonnance du médecin, elle distribue aux pauvres des hameaux voisins ce dont ils ont besoin pour guérir.

—Alors, j'ai tout ce qu'il me faut, répliqua M. Perrin, en route et hâtons-nous. Chemin faisant, vous me raconterez comment l'accident est arrivé.

Le jeune docteur se mit en selle, il souleva une bonne fin de nuit à Monique Clerget, et il ren lit la main à son cheval qui partit comme l'éclair dans la direction du château de Rochetaille.

Le valet de chambre de la comtesse suivit du même train.

#### VIII.—Au château.

Précédons le docteur au château et franchissons le seuil de la pièce où Mme de Kéroual avait fait transporter le blessé.

Cette pièce, dite *la chambre bleue* à cause de la couleur de ses tentures et de l'étoffe qui garnissait les meubles, était située au rez-de-chaussée et de dimensions assez vastes.

Au moment où nous venons d'y pénétrer, les clartés d'une lampe posée sur une petite table ronde l'éclairaient faiblement et laissaient des ténèbres à peine transparentes se loger dans les angles.

Jean Rosier, étendu tout habillé sur le lit, semblait endormi, du moins il avait les yeux fermés, mais les involontaires crispations de son visage, livide comme un masque de cire vierge, et de grosses gouttes de sueur coulant sur son front, témoignaient d'une veille douloureuse et remplie d'angoisses.

Au milieu de la chambre, Péline et Mme de Kéroual, assises en face l'une de l'autre, de chaque côté de la petite table, taillaient des bandes dans un grand morceau de toile blanche.

La lumière de la lampe, tombant en plein sur les traits de la jeune veuve, va nous permettre de tracer d'elle un croquis rapide.

Nous avons entendu Monique Clerget, l'aubergiste du *Che-*

*vreuil-d'Argent*, dire au docteur Perrin que la comtesse avait trente ans à peine.

Nous ajouterons qu'elle semblait en avoir tout au plus vingt cinq, et qu'il était impossible de voir un visage, sinon plus régulièrement beau, du moins plus doux et plus sympathique.

Mme de Kéroual réalisait le type accompli de la blonde aux yeux bleus; l'opulence de sa chevelure était incomparable, ainsi que l'exquise et délicate pâleur de son teint et la profondeur infinie de ses prunelles mélancoliques.

Cette expression de mélancolie se retrouvait dans les traits de la comtesse, dans son attitude, dans ses fréquentes distractions, et, même lorsque souriaient ses lèvres, il y avait dans leur sourire de la mélancolie.

Beaucoup de gens attribuaient cette tristesse continuelle au chagrin persistant que causait à la comtesse la mort d'un mari qu'elle adorait. Ceux qui croyaient cela avaient raison en apparence, mais peut-être se trompaient-ils en réalité.

Mme de Kéroual était de taille moyenne, admirablement bien faite, et gracieuse jusque dans ses moindres mouvements. Elle avait brillé jadis parmi les étoiles aristocratiques de l'élégance parisienne. Maintenant qu'elle vivait à la campagne, dans une retraite presque absolue, ses ajustements se recommandaient par une complète simplicité que rehaussait un goût inimitable.

Veuve depuis deux ans, Mme de Kéroual ne portait plus le grand deuil, mais elle n'avait point repris les étoffes de couleurs vives. En ce moment elle portait une robe de taffetas, à larges rayures blanches et noires. Une ceinture noire, à boucle de filigrane d'argent, serrait sa taille fine et souple. Son admirable chevelure, négligemment tordue derrière la tête, n'avait d'autre ornement qu'une étroite fançon de dentelle.

Rien ne se pouvait imaginer de plus complet que le contraste de ces deux femmes, jeunes et belles l'une et l'autre, assises à cette table sous les feux de la lampe qui mettaient vigoureusement en relief leurs beautés si différentes.

Mme de Kéroual offrait aux regards la fleur exquise et délicate de la grâce et de la distinction patriциennes. Tout en elle décelait la race, depuis sa main longue et fine, jusqu'à son pied étroit et cambré.

Péline, au contraire, était l'incarnation de la beauté plébéienne, forte et vaillante, ayant son charme aussi, mais d'une autre nature, et devant produire sur les âmes plus sensuelles que délicates une impression violente et profonde.

La femme du monde et la femme du peuple se livraient d'une façon presque silencieuse au travail qui les réunissait dans une pensée commune. Péline avait raconté sommairement à la comtesse la catastrophe dont Jean Rosier était devenu la victime, en se gardant bien d'ajouter que l'ivresse du sal tir-banque, amenant le sommeil à sa suite, avait été la première cause de cette catastrophe.

Après ce court récit le silence s'était établi et ne se rompait plus qu'à de longs intervalles.

Péline s'absorbait dans son chagrin, et la comtesse, croyant Jean Rosier endormi, craignait de le réveiller en parlant, même à voix basse.

Georgette dormait dans la pièce voisine, et le bruit de sa respiration douce et calme, arrivait jusqu'à Mme de Kéroual

qui se mettait alors à rêver à sa propre fille, à sa petite Marthe adorée.

Tout à coup le bruit du galop de deux chevaux retentit dans l'avenue et se rapprocha avec une extrême rapidité.

Périne avait tressailli. La comtesse se leva.

—Voici mon domestique qui revient, dit-elle, il ramène sans doute le médecin.

—Dieu le veuille ! murmura Périne, oui, Dieu le veuille, car, avec les soins du médecin, le soulagement sera prompt sans doute, et le danger disparaîtra.

Les chevaux venaient d'atteindre l'allée circulaire qui contourne la pelouse : ils la parcouraient en quelques élan et s'arrêtèrent au bas du perron où Jérôme Pichard attendait avec une lanterne.

Mme de Kéroual s'approcha de la fenêtre et regarda au dehors, puis, se tournant vers Périne, elle dit :

—Bonne nouvelle, madame, mon domestique n'est pas seul, et la personne qui l'accompagne ne peut être que le docteur. Dans quelques minutes, j'en suis sûre, vous serez tranquilisée complètement à l'égard de votre mari.

La femme de Jean Rosier allait répondre lorsque la porte de la chambre bleue s'ouvrit, et M. Perrin se montra sur le seuil, accompagné de Jérôme Pichard qui dit, en lui désignant la jeune veuve :

—Voilà Mme la comtesse.

Le médecin s'inclina respectueusement, et, tout en s'inclinant, il pensait :

—Monique Clerget n'en avait pas dit assez. Elle est plus que jolie, cette jeune femme, elle est charmante !

Puis, tout haut, il ajouta :

—Vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer chercher, madame la comtesse. Je me rends à vos ordres avec empressement.

Mme de Kéroual, habituée de longue date aux soixante-dix ans, à la trogne rouge, à la perruque grise, à la vieille redingotte verte et aux longues guêtres grises du docteur Gérard, ne put se défendre d'un vil mouvement de surprise en voyant devant elle un homme jeune, élégant et de bonne mine. Cette surprise alla presque jusqu'à l'incredulité.

—Eh ! quoi, monsieur, fit-elle, sans parvenir à cacher son étonnement, c'est vous qui êtes le docteur....

Elle s'interrompit.

—Le docteur Louis Perrin, madame, acheva le jeune homme, en ayant quelque peine à ne pas sourire de la stupeur naïve que causait sa présence. Je suis arrivé à Rixviller depuis une quinzaine de jours : je remplace un homme savant et estimable, auquel vous aviez bien voulu, madame la comtesse, accorder votre confiance. Si l'on n'était venu, cette nuit, me chercher de votre part, j'aurais eu l'honneur de me présenter demain au château pour vous offrir mes respect d'abord, et pour vous demander ensuite de vouloir bien me continuer la confiance que mon prédécesseur avait su mériter.

—Il s'exprime à merveille, ce jeune homme, et vraiment il a bonne façon, se dit tout bas Mme de Kéroual.

Puis elle répondit :

—Vous voyez, monsieur le docteur, que j'avais prévu vos désirs avant même de les connaître.

Louis Perrin s'inclina de nouveau.

—Si le valet de chambre qui m'a servi de guide ne s'est point trompé, fit-il ensuite, il s'agit d'une fracture.

—Oui, monsieur le docteur, et d'une fracture qui, malheureusement, je le crains, est d'une certaine gravité.

—Où est le blessé ?

Mme de Kéroual allait désigner le lit sur lequel reposait Jean Rosier, mais ce dernier ne lui en laissa pas le temps ; il fit un mouvement comme pour se soulever, et il s'écria :

—Je suis ici, monsieur le docteur, et je vous attendais avec bien de l'impatience, car il me semble que toutes les aiguilles de la terre, rougies au feu, m'entrent dans la chair, et que la moelle de mes os s'en va goutte à goutte.

—Nous allons faire en sorte de vous soulager, monsieur, répliqua Louis Perrin, et j'espère bien que nous y réussirons.

—Il se tourna vers Mme de Kéroual, et il demanda :

—Auriez-vous par hasard une glacière au château, madame la comtesse ?

—Oui, docteur, j'en ai une.

—Voilà, qui se trouve à merveille et va nous être d'un grand secours. Soyez assez bonne, je vous en prie, pour me faire apporter de la glace et quelques planchettes de bois mince qui me seront indispensables.

Jérôme Pichard, curieux à l'excès, se trouvait dans la chambre.

—Vous avez entendu, Jérôme, lui dit la comtesse, allez, et hâtez-vous.

—Le jardinier sortit.

—Je possède une petite pharmacie de campagne, reprit la jeune femme. Je vais la faire apporter ici.

—J'allais vous la demander. J'oserais vous prier ensuite de vouloir bien vous éloigner pour un peu de temps, ainsi que madame. (Le médecin désignait Périne.) Car je vais commencer à déshabiller le blessé.

—Je reste, moi, murmura Périne, je suis sa femme.

—Je vais attendre là, dans cette pièce, répondit la comtesse en désignant la chambre où dormait Georgette. Si vous aviez besoin de moi, monsieur le docteur, ou de quelque chose qu'il soit en mon pouvoir de vous procurer, frapper à cette porte.

Elle se rapprocha de Périne, lui prit les mains et les serra affectueusement, en ajoutant :

—Courage et bon espoir. Soyez forte ! et tout ira bien, j'en ai le pressentiment. Je ne sais pourquoi, mais ce médecin, malgré sa jeunesse, m'inspire à première vue la plus grande confiance.

—Et à moi aussi, balbutia Périne. Soyez donc sans inquiétude, madame, je n'aurai pas d'inutile faiblesse. N'ai-je pas d'ailleurs une preuve que Dieu ne nous abandonnera point ? Il nous protège visiblement, puisqu'il nous a conduit ici !

Mme de Kéroual se retira dans le cabinet dont elle referma la porte sur elle.

Jérôme Pichard reparut avec des planchettes et un grand seau rempli de glace. Pierre, le valet de chambre, apporta la petite pharmacie. Une pile de bandes, préparées par la comtesse et Périne, attendait sur la table ; le docteur tira sa trousse de la poche de côté de sa redingotte. Il enleva les guêtres et la chaussure, il fendit dans toute sa longueur la culotte de Jean Rosier, et il commença cette opération délicate et difficile qu'on nomme la réduction d'une fracture.

Nous ne ferons point assister nos lecteurs aux détails de cette opération qui fut terminée en moins d'une heure.

Des éclisses habilement ajustées maintenaient la cuisse dans un état d'immobilité absolue. Des gouttes d'eau glacée tombaient une à une sur le bandage entretenaient une fraîcheur salubre et prévenaient le danger d'une inflammation.

Jean Rosier éprouvait un immense soulagement, et ne se lassait point de répéter qu'il lui semblait se trouver en paradis.

Périne, complètement rasurée, prodiguait tout à la fois à Dieu et au jeune médecin les expressions de sa reconnaissance.

Louis Perrin se dirigea vers le cabinet où Mme de Kéroual veillait à côté de la petite Georgette endormie : il frappa doucement à la porte, en disant :

Si madame la comtesse veut revenir, c'est tout à fait fini.

La jeune veuve entra aussitôt.

— Eh bien, docteur, demanda-t-elle, êtes-vous content ?

— On ne peut plus, madame la comtesse. La fracture était simple... aucune complication ne se présentait. L'opération a marché comme sur des roulettes. Un étudiant de première année s'en serait tiré.

— Ah ! docteur, fit Mme de Kéroual en souriant vous êtes modeste.

— Non, madame, je suis sincère, voilà tout. Bref, dans un mois ou cinq semaines, la guérison sera complète, je l'affirme... et je crois pouvoir ajouter que le blessé ne boitera pas.

— Ah ! monsieur le docteur, s'écria Périne en saisissant avec une irrésistible effusion les deux mains du jeune homme, soyez béni pour cette heureuse nouvelle !

— Docteur, dit à son tour Mme de Kéroual, je suis heureuse que vos débuts au château de Rochetaille, dont vous êtes désormais le médecin en titre, soient couronnés d'un si complet succès.

— Et moi aussi, madame la comtesse, j'en suis bien heureux, répliqua Louis Perrin. Seulement, je vous le répète, il ne faudrait pas vous exagérer mon mérite. Ma bonne étoile et celle

de notre blessé avaient réduit mon rôle, à tout ceci, à fort peu de chose. Maintenant, voici mon ordonnance : elle est très-simple. La chose dont le malade, en ce moment, a le plus besoin, c'est du calme et du repos. Or, le soulagement qu'il éprouve amènera sans aucun doute le sommeil à sa suite. Laissons-le donc dormir, et allons en faire autant... je reviendrai demain visiter l'appareil.

— Demain ? répéta Mme de Kéroual. Songez-vous à retourner cette nuit à Rixviller ?

— Certainement, madame la comtesse, et je vais me mettre en route sur-le-champ. La nuit est belle, la route est bonne, et la distance est d'une lieue et demie, tout au plus. J'irai le mieux du monde à pied, et je ferai le trajet en une petite heure.

— Je n'approuve pas du tout ce projet, répliqua la jeune veuve, et j'ai donné l'ordre déjà de vous préparer une chambre. On va vous y conduire. Demain matin, vous examinerez l'appareil, vous déjeunerez au château et mon cocher vous ramènera en voiture à Rixviller.

— Mais, madame la comtesse...

— Oh ! point de mais, interrompit Léonie en riant.

Un amour-propre, exagéré peut-être, me fait croire que j'ai fort bien arrangé les choses. Ne détruisez pas cette illusion. D'ailleurs, un médecin doit être l'esclave de ses malades.

Après avoir formulé cet axiome un peu paradoxal, la comtesse ajouta :

— Pierre, conduisez à sa chambre M. le docteur, et veillez à ce qu'il ne manque rien.

Louis Perrin s'inclina.

— Madame la comtesse, fit-il ensuite, j'obéis.

Et, tout en suivant le



Le docteur Louis Perrin.

domestique, il se disait tout bas :

— En vérité, cette jeune femme est adorable !

#### IX.—Georgette et Berthe.

Les prévisions du médecin se réalisèrent. À peine Jean Rosier se trouva-t-il seul dans la chambre bleue, et tout bruit eut-il cessé de se faire autour de lui, qu'il s'endormit d'un

calme et profond sommeil pour ne se réveiller que bien longtemps après le lever du soleil.

Périne avait résolu d'abord de passer la nuit auprès de son mari, mais Mme de Kéroual lui ayant fait comprendre que ce serait une inutile fatigue, elle s'était décidée à partager le cabinet où couchait Georgette, et, après tant de fatigue et d'angoisses, le sommeil ne s'était point fait attendre, mais un sommeil agité, fiévreux, peuplé de mauvais rêves et de sombres images.

Il n'avait fallu à la comtesse qu'un coup d'œil jeté sur les quasi haillons de Périne et de Georgette, pour lui faire comprendre que les hôtes accueillis par sa charité se trouvaient dans la plus profonde misère.

Le résultat de cette découverte fut que la saltimbanque, en ouvrant les yeux, vit sur une chaise, au pied de son lit, des vêtements d'une grande simplicité, mais presque neufs et parfaitement propres, pour elle-même, et un frais et charmant costume pour Georgette.

En présence de cette charité si ingénieuse, de cette attention si délicate et si touchante, Périne sentit un attendrissement profond s'emparer de tout son être; des larmes abondantes inondèrent ses joues, mais cette fois ce n'était pas le chagrin qui les faisait couler.

Elle s'empressa de quitter son lit, et, après être allée s'assurer dans la chambre voisine que le visage de son mari n'exprimait aucune souffrance, et que son paisible sommeil semblait devoir se prolonger encore, elle se livra aux détails minutieux d'une toilette inaccoutumée avec cette coquetterie toute féminine dont elle semblait avoir oublié depuis longtemps les secrets.

Une haute glace surmontait le marbre de la cheminée, et sur ce marbre avaient été placés, par les ordres de la comtesse, des peignes, des brosses, des savons, etc.

Périne accorda des soins particuliers à son admirable chevelure d'un brun fauve, naturellement ondulée, et si épaisse qu'elle n'en pouvait qu'à grand-peine rassembler dans ses mains la prodigieuse splendeur. Elle la divisa en plusieurs longues et lourdes nattes qui tombaient jusqu'à ses reins, et avec ces nattes, tordues autour de sa tête comme un casque aux reflets moirés, elle se fit une coiffure pittoresque et charmante, un peu bohémienne peut-être, mais qui certes aurait arraché des cris d'admiration à un peintre ou à un sculpteur.

Elle revêtit ensuite, avec un sentiment de bien-être inexprimable, le linge blanc et les vêtements apprêtés pour elle, et qui dessinaient les irréprochables contours de sa taille et de son buste, comme si la main d'une habile couturière les avait taillés à son intention.

Ceci fait, et comme Georgette venait d'ouvrir enfin les yeux et regardait avec étonnement les tentures de cette chambre inconnue, si différentes des affreux galetas d'auberges borgnes dans lesquels elle avait l'habitude de se réveiller, Périne s'occupait de procéder à la toilette de l'enfant avec les mêmes soins qu'elle venait d'apporter à la sienne.

Et Dieu sait quel délire s'empara du cœur de la mère en voyant devenir plus adorable encore, sous ce costume frais et printannier, l'adorable *baby* dont nous avons tracé un croquis rapide dans l'un des premiers chapitres de ce livre.

Le cabinet où Périne et Georgette venaient de passer la

nuit avait deux issues, l'une sur la chambre bleue, l'autre sur un couloir qui desservait une partie du rez-de-chaussée de la maison.

On frappa doucement à cette dernière porte.

Périne courut ouvrir et se trouva face à face avec la comtesse de Kéroual.

— Oh ! madame, balbutia-t-elle, j'attendais avec impatience le moment où il me serait permis de vous remercier. Mais ce que mon cœur sent profondément, ma bouche ne sait pas le dire... les mots me manquent pour vous exprimer ma reconnaissance profonde... infinie...

— Chut ! chut ! interrompit la comtesse en souriant, pas un mot de plus à ce sujet, si vous ne voulez pas me désobliger. J'ai fait mon devoir, voilà tout ; et c'est moi qui suis bien heureuse d'avoir pu venir en aide à un bon et brave cœur comme le vôtre.

Mme de Kéroual, en disant ce qui précède, leva les yeux sur Périne et s'arrêta comme éblouie. Quelques heures de sommeil, une coiffure soignée, des vêtements propres, avaient suffi pour opérer une si complète métamorphose que c'est à peine si elle reconnaissait la jeune femme.

— Ah ! fit-elle avec une admiration naïve à laquelle il lui fut impossible d'imposer silence ; ah ! que vous êtes belle !

Périne devint pourpre ; elle baissa la tête, et prit machinalement Georgette dans ses bras comme pour la présenter à la comtesse.

— Toi aussi, madame, tu es bien belle ! s'écria la petite fille à laquelle les paroles de Mme de Kéroual n'avaient point échappé ; embrasse-moi.

— De tout mon cœur ! répliqua la comtesse en riant et en appuyant ses lèvres sur les joues roses et blanches du délicieux bébé qui lui jeta les bras autour du cou et lui rendit avec usure ses baisers.

— Cette chère enfant est aussi gracieuse que jolie, reprit la comtesse. Ma fille à moi, ma petite Marthe, sait depuis un instant qu'elle aura ce matin, pour ses jeux, une compagne de son âge et elle est presque folle de joie.

— Tu as une petite fille, madame, demanda Georgette qui accoutumée à vivre pour ainsi dire en public, et à voir presque sans cesse beaucoup de monde autour d'elle, ne brillait point par la timidité.

— Oui, mon enfant, répondit la comtesse.

— Pas plus grande que moi ?

— Juste de la même taillé.

— Et je jouerai avec elle ?

— Certainement.

— Et elle a des joujoux ?

— En quantité.

— Et elle me les prêtera ?

— Cela ne fait pas l'ombre d'un doute.

— Et ce sera bientôt ?

— Dans un instant.

Georgette se mit à s'agiter dans les bras de sa mère en frappant ses deux mains l'une contre l'autre et en s'écriant :

— Quel bonheur ! quel bonheur ! et que je suis contente !

— Maintenant, demanda la comtesse, parlons de choses vraiment sérieuses. Comment va notre blessé ?

— Aussi bien que possible, du moins je l'espère. Je suis

entrée dans sa chambre il y a quelques instants, il dormait encore et son sommeil était paisible.

—Voilà qui me paraît d'un favorable augure et j'espère que le docteur va nous confirmer ces heureux pronostics.

Cet espoir fut réalisé.

Louis Perrin descendait en ce moment. Il déclara que la situation de Jean Rosier était exceptionnellement satisfaisante, et qu'elle dépassait ses prévisions de la veille. Aucun symptôme d'inflammation ne se manifestait; la fièvre ne venait pas; la guérison marcherait à pas de géant.

Tandis que le docteur formulait ces oracles rassurants, on entendait une voix enfantine crier dans la cour, sous les fenêtres de la chambre où tous nos personnages se trouvaient réunis :

—Maman! maman! où es-tu douc? Maman, je te cherche! Maman, réponds-moi! Tu m'as promis une petite fille pour jouer avec moi. Donne-la-moi, maman, donne-la-moi!

Le moment était venu de réunir les deux enfants.

Mme de Kéroual prit Georgette par la main, sortit avec elle de la chambre du blessé, et, la conduisant sur le perron, fit un signe à Marthe qui, voyant que ses appels restaient sans résultats, s'était mis à gambader en poursuivant un papillon.

L'enfant accourut, ivre de joie, avec des bonds extravagants de jeune chamois.

—Berthe, lui dit la comtesse en mettant sa main mignonne dans la main de Georgette, voici la petite fille que j'ai promis de te donner. Mais souviens-toi que si tu n'est point pour elle douce et bonne, si tu ne partages pas tes joujoux avec elle, en lui laissant choisir ceux qu'elle aimera le mieux, si, enfin, tu ne la rend pas complètement heureuse, je te la reprendrai tout de suite et je ne te la rendrai pas.

—Sois tranquille, maman, répondit Berthe avec l'accent le plus convaincu, elle sera très, très-heureuse avec moi, tu verras; et elle m'aimera bien, j'en suis sûre, car je l'aime déjà de tout mon cœur.

Et la fille de la comtesse embrassa fort tendrement l'enfant des saltimbanques, dont le frais visage rayonnait.

Puis, sans transition, elle lui demanda :

—Comment t'appelles-tu?

—Georgette; et toi?

—Je m'appelle Berthe; viens jouer, Georgette.

Georgette ne demandait pas mieux. Les deux enfants, se tenant toujours par la main, descendirent en courant les marches du perron et se mirent à tourbillonner sur le tapis vert de la pelouse comme deux chevreux en délire.

Nous avons crayonné le portrait de Georgette; esquissons en deux traits celui de Berthe.

L'enfant aristocratique du comte de Kéroual pouvait lutter de beauté avec la fille de Jean Rosier, et, s'il eut été question de décerner un prix de grâce, il est bien vraisemblable qu'elle l'aurait remporté; mais sa beauté plus frêle était moins vivace que celle de Georgette.

Berthe ne ressemblait que vaguement à la comtesse. Elle tenait surtout de son père mort deux années auparavant, et dont elle ne pouvait se souvenir. Elle avait ses cheveux noirs abondants, ses grands yeux d'un vert profond et changeant comme celui de l'Océan; elle avait son teint d'une pâleur mate

et transparente, ses formes grêles et élégantes, sa nature nerveuse et impressionnable.

Mme de Kéroual ne pouvait la regarder sans qu'il lui semblât voir son mari lui-même se dresser devant elle, tant l'enfant offrait une fidèle et frappante réduction des traits du père; et parfois (surtout aux époques où le baron Gontran de Strény était au château de Rochetaille) elle détournait les yeux avec une expression d'angoisse inexplicables, mais qui ressemblait presque à de la terreur ou à du remords.

Cette terreur, ce remords, si véritablement ils existaient, n'avaient point de cause apparente, et les plus habiles fureteurs, auraient tenté vainement de leur en trouver une, car personne n'ignorait que la comtesse, aussi longtemps que le comte avait vécu, s'était montrée pour lui la meilleure, la plus aimante, la plus fidèle, la plus irréprochable des femmes.

Mais sans doute nous aurons plus tard le mot de cette énigme bizarre.

#### X.—*Les deux mères.*

Deux semaines s'étaient écoulées depuis l'accident auquel nos lecteurs ont assisté, et les prédictions du docteur Perrin avaient reçu de point en point leur accomplissement, c'est-à-dire que l'état du blessé devenait chaque jour plus satisfaisant, et que l'époque de la guérison complète paraissait devoir être plus prochaine encore qu'on n'aurait osé l'espérer.

La journée était magnifique,

Un doux et radieux soleil de printemps criblait de ses flèches d'or les grands arbres du parc.

Mme de Kéroual, assise sur un banc rustique, dans une salle de verdure formée par des chênes séculaires, travaillait à un ouvrage en broderie.

Périne, placée près d'elle sur une chaise basse en bois noueux, tricotait un petit vêtement de laine blanche destiné sans doute à sa fille.

Marthe et Georgette jouaient non loin de leurs mères avec un joyeux entrain, avec une animation presque fiévreuse.

La comtesse interrompait de temps en temps son travail; elle regardait les deux enfants; elle leur souriait tendrement, mais son sourire n'était point exempt de cette nuance de mélancolie dont nous avons déjà parlé. Tout à coup elle rompit le silence.

—Périne? dit-elle.

—Madame la comtesse?

—Regardez, je vous prie.

—Quoi donc?

—Nos enfants.

Périne tourna vivement la tête du côté des deux petites filles qui formaient en ce moment un groupe adorable.

La blonde Georgette avait tressé une couronne de lierre et de fleurs sauvages, et elle plaça cette couronne sur la tête brune de Marthe qui l'interrompait pour l'embrasser.

Rien ne se pouvait imaginer de plus délicieusement frais et joli que ce gracieux tableau de genre avec son cadre de gazons et de feuillages.

—Comme elles s'aiment, les chères petites, murmura Périne.

—Quelqu'un qui voudrait leur persuader qu'elles étaient, il y a quinze jours, complètement étrangères l'une l'autre

aurait, je crois, beaucoup de peine à y parvenir, ajouta la comtesse.

Périne ne releva point ces paroles auxquelles succéda un nouveau silence de quelques minutes qui fut, cette fois encore, rompu par Mme de Kéroual.

—En vérité, fit-elle je m'épouvante pour ces pauvres enfants à l'heure de la séparation.

—Et moi aussi, madame la comtesse, murmura Périne; en les voyant si heureuse ensemble, je pense sans cesse qu'il faudra bientôt qu'elles se quittent pour ne se rencontrer jamais, ou du moins pour ne plus se reconnaître.

—Qui sait? murmura Léonie.

—Je le sais, moi, répliqua fermement Périne, car je sais qu'il existe un abîme entre la fille des saltimbanques et la fille de la comtesse de Kéroual, et si le hasard, dans quelques années, plaçait de nouveau en présence l'une de l'autre ces deux enfants devenues jeunes filles, vous seriez la première, madame la comtesse, à défendre le rapprochement que vous autoriser aujourd'hui.

Mme de Kéroual sentit bien sans doute que, dans son fier bon sens, Périne avait raison, car elle ne répondit pas.

Au bout d'une seconde la saltimbanque continua, mais beaucoup plus bas et comme se parlant à elle-même :

—Oui, l'avenir est ainsi. Mais en attendant et jusqu'au jour où l'oubli sera venu dans ces deux pauvres cœurs, que de larmes et quels déchirements.

—Vous avez raison, murmura la comtesse, et ces chers petits anges feront bien jeunes l'apprentissage de la douleur.

Puis elle ajouta, sans transition :

—Vous devez être contente, Périne; votre mari va de mieux en mieux; les progrès de sa guérison dépassent les prévisions de M. Perrin.

—Oui, madame la comtesse, j'en suis bien heureuse, répondit la jeune femme, et c'est grâce à vous, grâce aux soins si charitables, si persévérants, si affectueux, que Jean a regu dans votre maison.

—Le docteur est-il venu ce matin?

—Il est venu, madame.

—Qu'a-t-il dit?

—Que dans trois semaines, au plus tard, mon mari serait sur pied et pourrait se servir de sa jambe comme avant l'accident.

—Périne?

—Madame la comtesse?

—Voulez-vous être franche avec moi?

—Franche avec madame la comtesse? J'aurais bien peu de mérite à l'être, car je le suis toujours, et avec tout le monde. Je ne me souviens pas d'avoir jamais menti. Quelles est la chose que madame la comtesse veut me demander?

—Celle-ci: Après quelques semaines de la vie uniforme et monotone que vous menez ici, n'éprouverez-vous point une joie involontaire peut-être, mais profonde, à reprendre l'existence mouvementée, aventureuse et pittoresque, dont vous aviez l'habitude?

—Non, non, oh! cent fois non! s'écria Périne avec une si impétueuse énergie que les deux enfants, surpris au milieu de leurs jeux, s'arrêtèrent pour la regarder avec étonnement.

—Eh quoi! demanda la comtesse un peu surprise, le genre

de vie nomade et au jour le jour que vous menez depuis si longtemps, n'est-il donc pas devenu pour vous un impérieux besoin? une seconde nature en quelque sorte?

Périne secoua tristement la tête

—Cette vie dont vous parlez, madame la comtesse, répondit-elle, je ne me souviens pas de l'avoir jamais aimée.

—En vérité, mais pourquoi donc, alors...

Léonie s'interrompit.

—Pourquoi suis-je devenue femme d'un saltimbanque et saltimbanque moi-même? acheva Périne. Eh! madame, cet état, ce n'est pas moi qui l'ai choisi.

—Par qui vous a-t-il été imposé?

—Par le hasard, par les circonstances.

—Puis-je les connaître?

—C'est mon histoire que me demande madame la comtesse?

—Ne voulez-vous pas me la raconter?

—Oh! si, de tout mon cœur. Elle est bien simple, d'ailleurs, et sera bien courte.

Périne fit alors à Mme de Kéroual le récit que nous avons mis précédemment sous les yeux de nos lecteurs.

—Cette existence bruyante et misérable, dit-elle en achevant, je la détestais déjà, lorsque je n'en connaissais pas d'autres; jugez, madame, de la répulsion, du dégoût, presque de l'horreur qu'elle doit m'inspirer aujourd'hui. Je ne parle pas seulement des privations, des soucis, des fatigues, des jours sans pain et des nuits sans sommeil, ceci ne serait rien, la créature humaine doit savoir porter son fardeau, si lourd qu'il soit, sans faiblir et sans murmurer; mais il est une chose, plus précieuse cent fois que l'or, une chose que rien n'égale, que rien ne remplace et qu'il faut garder à tout prix, c'est l'estime de soi-même et l'estime des autres. Eh bien! ce trésor, je ne l'ai pas! Dans ces burlesques exhibitions, dans ces parades de trétaux, une femme compromet sa dignité, je dirai presque qu'elle perd sa pudeur. Je suis honnête, grâce à Dieu, je n'ai jamais rien fait de mal, j'aime mon mari, j'aime mon enfant, eh bien! quand le public s'amasse autour de moi et qu'il écoute mes lazzi, ses rires sont des rires insultants, je le sens bien, et dans la foule qui m'entoure, il n'est pas un homme, pas un, qui ne se croie le droit de me mépriser! Et cependant, madame, ma conscience me dit que je ne mérite pas ce mépris.

(La suite au prochain numéro.)

## LE CANADIEN ILLUSTRÉ.

Paraît tous les jeudis. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

A ceux qui voudront bien se charger de la vente de notre Journal, nous leur vendrons 16 cents la douzaine. Nous donnerons 20 par cent pour chaque abonnement que l'on nous fera parvenir.

Les frais de port sont à la charge du propriétaire.

L'abonnement est invariablement payable d'avance. Nous ne ferons jamais exception à cette règle.

Toutes correspondances et envois d'argent doivent être adressés comme suit: LE CANADIEN ILLUSTRÉ, Boîte 1959 B. P., Montréal.

LE CANADIEN ILLUSTRÉ est en vente chez tous les marchands de journaux, 2 cents le numéro.